

THIBAUT ASIN

[OTOBJOGRAFI]
ET QUATRIÈME
DIMENSION

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

CHRISTINE BONNARDOT
CHRISTOPHE BONNARDOT
CLAUDE BONNARDOT
STÉPHANE BONNARDOT
MICHÈLE OZANNE
ALAIN SALIGNAT-
PLUMASSEAU

ALICE SALIGNAT-
PLUMASSEAU
SANDRINE SALIGNAT-
PLUMASSEAU
ISABELLE VALET
VÉRONIQUE ZAMI
AGNÈS ZENON
VIRGINIA ZENON

© Éditions Maïa
*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-846-8

Dépôt légal : novembre 2021

Préambule

Dans ce livre, le genre féminin prédomine sur le genre masculin. Pourquoi ?

Je donne deux raisons.

Premièrement, dans certaines entreprises pour une profession équivalente, les salaires restent plus élevés chez les hommes. Je conteste cela.

Nous parlons d'égalité, alors que cet écart salarial n'a pas lieu d'être. Je ne vois pas en quoi un homme toucherait plus qu'une femme, si les conditions d'exercices sont les mêmes.

Deuxièmement, je n'ai jamais compris cette règle de base en grammaire accordant systématiquement l'importance au genre masculin.

Nous sommes au vingt et unième siècle. Il faut s'interroger sur des règles ancrées depuis de très nombreuses années et toujours à l'avantage des hommes. Dans tous les domaines, les femmes sont reléguées au second plan.

Niveau sportif, on peut voir une liesse populaire s'élever lors de grandes compétitions... masculines. Quand il s'agit de compétitions féminines, il est fréquent d'apprendre qu'elles ont eu lieu après. Au mieux, on peut les suivre sur l'une de ces petites chaînes de télévision à l'heure du goûter et en rediffusion. J'exagère sans doute, mais je ne suis pas loin de la réalité. Nous avons eu la possibilité de suivre la coupe du monde féminine, d'un sport très médiatisé sur le petit écran. Il s'agit d'un de ces sports, où l'on peut voir certains joueurs multimillionnaires tomber sans avoir été touchés, se tordre de douleur puis demander des comptes à l'arbitre avant de pouvoir galoper comme des marathoniens.

La retransmission de cet évènement a été une première.

La date du premier match féminin transmis à une heure de grande écoute, serait à marquer d'une croix blanche... comme la première diffusion publique d'images télévisées en 1926.

À l'heure où la tolérance entre les différentes strates de la société s'effrite comme les falaises de Wimereux, il serait peut-être temps de s'interroger sérieusement. Les plus jeunes ont également une image tronquée sur l'égalité entre les femmes et les hommes.

Ancien entraîneur de handball et également des gardiennes et gardiens de but dans des équipes mixtes de jeunes, j'ai souvent vu les garçons qui n'avaient pas le réflexe de passer le ballon aux filles. À la fin d'un entraînement, j'ai donc organisé un petit concours de tirs au but avec deux gardiennes qui se sont succédé à tour de rôle dans la cage. Certaines fiertés ont vite été ravalées. Surtout que les filles étaient d'excellents éléments. Pour la plupart de ces jeunes, je pense que cette forme de machisme n'est pas due à l'éducation de leurs parents et je ne me permettrais en aucun cas de le dire. Mais l'image que la société renvoie sur les femmes est sûrement la cause la plus probable.

Dans mon livre, le genre féminin sera donc prioritaire, contrecarrant le fait qu'il ne faille pas le faire même si nous narrions une action où deux sujets féminins restaient en supériorités numériques. Pour les êtres féminins ou masculins seuls, l'accord se fera logiquement selon le sujet.

Une sincère pensée pour Alice, Liliane, Sandrine, Jacqueline, Ghislaine, Tante Sylvia, Marraine Laurence, Margaux, Annette, Claudine, Martine, Geneviève, Julie, Sylvie, Sandra...

Réflexion et chère enfance

Le monde du travail, quel monde formidable... Nous avons toutes en tête des expériences plus ou moins désastreuses, nous procurant des sensations de bonheur ou le contraire.

Rentrer dans la vie active, revient à écrire un chapitre d'une histoire pleine de rebondissements. Quand je pense au mot « travail », je me remémore toujours ces cours d'économie m'ayant été dispensés dans un lycée de la banlieue parisienne, dans les années quatre-vingt-dix. Étant en spécialité Actions et Communications Commerciales, le professeur évoquait la pyramide de Maslow, du nom d'un psychologue américain dans les années mille neuf cent quarante. Le principe consistait à schématiser cinq besoins sous la forme d'une pyramide. Ceux considérés comme les plus essentiels, voire vitaux, étaient situés à la base de cette représentation. L'idée est que tous les besoins de base devaient être satisfaits, avant de pouvoir atteindre ceux des niveaux supérieurs. Je me suis rendu compte de l'intérêt de cette pyramide quelques années plus tard, quand j'ai enfin eu l'occasion de côtoyer ce monde tant redouté.

Coursier, agent hospitalier, élève infirmier, aide-soignant, technicien support, gestionnaire à l'université, technicien informatique... Je dois admettre qu'avoir exercé dans différents domaines m'a permis de me doter d'une certaine ouverture d'esprit, qualité dans laquelle j'éprouve une certaine fierté.

Certaines activités professionnelles se sont avérées être des désastres et il a fallu à certains moments, faire preuve d'un courage surhumain pour passer au-dessus des aléas de cette vie, dont n'importe laquelle d'entre nous se serait bien passée.

Entre le père d'un étudiant apprenant que son fils avait triplé sa première année de licence et ce responsable qui m'a fait payer mon étroite collaboration avec un syndicat, j'ai vécu

des situations plus comiques les unes que les autres. Même si les années s'éloignent de plus en plus, je me souviens de certains pans de mon histoire de travailleur comme si cela s'était produit hier. Mon ressenti suite à mes expériences reste donc quasiment intact.

Dans cette œuvre autobiographique, je narre, m'interroge, tente de dresser une critique objective sur le mode de fonctionnement actuel de ce monde, dans lequel nous consacrons une large partie de notre vie.

« Le travail c'est la santé ! » Je trouve cette réplique excellente. Mais je tiens à dire que si le travail c'est la santé, il faut également la santé pour aller au travail.

À bon entendeur...

1977 en région parisienne. J'ai vu le jour en Seine-Saint-Denis dans un hôpital, faisant partie du patrimoine d'un immense groupe hospitalier parisien. Mon enfance s'est déroulée à quelques kilomètres de là. Dans ce bâtiment de quatre-vingt-dix-neuf appartements, nous logions au numéro cinq, entourées de familles qui avaient la caractéristique d'exercer dans le milieu hospitalier. Quant à nous, les enfants, nous étions dans les mêmes écoles. Nous partions et revenions ensemble. Cela était très rassurant pour les parents. Quand nous étions autorisées à nous divertir, il était rare de ne pas nous retrouver dehors. Nous nous occupions comme nous le pouvions, laissant libre cours à nos imaginations sans limites.

L'immeuble était entouré de parkings avec des pentes et des trottoirs structurés à notre avantage. Le tout formait une piste de course qui nous permettait de faire le tour, sans sortir de la résidence. Nous avons forcément eu l'idée de tester notre dextérité le plus rapidement possible, avec quelques chutes mémorables. Pendant une course de vélo, ma roue avant s'était détachée. Nous étions intervenus dessus et l'avions mal fixée. Mais je n'étais le seul à avoir goûté le goudron rocailleux à certains endroits.

J'ai fait partie d'une génération intermédiaire. Les « grands », comme nous les appelions, nous avaient laissé des idées de divertissements. Nous nous en étions largement inspirées. En y pensant, ils avaient de sacrées idées. À cette époque nous nous amusions en nous dépensant, avec l'envie de nous

rencontrer et d'échanger. Avec l'apparition des jeux vidéo, certaines préféraient faire quelques parties au lieu de descendre, mais nous finissions par nous voir. Il faisait bon vivre au 25/27. Mais quelques drames se sont invités.

Nous habitons au deuxième étage. J'avais une connaissance habitant l'un des logements au-dessus. Sur les dix étages, elle devait être au sixième ou septième, mais je peux me tromper. Sa famille était nombreuse. Les enfants qui la composaient se trouvaient des occupations dans leur appartement. Ils ne s'amusaient jamais avec nous, les parents préférant peut-être ne pas les voir nous côtoyer.

Un jour, ils ont eu l'idée de faire un colin-maillard dans leur chambre. Apparemment, il aurait semblé que des valises posées devant la fenêtre aient fait d'office d'escaliers. Malheureusement, celle-ci était grande ouverte. Une des petites a fini par basculer et fait une chute vertigineuse, les yeux bandés pour s'échouer sur le bitume situé en contrebas. L'issue a été fatale. La stupeur s'est fait sentir, car nous nous connaissions toutes. Par la suite, son corps dessiné à la craie sur notre lieu de passage et d'amusement lorsque nous jouions au football a profondément marqué les résidentes. Notre voisine de palier a cru voir passer un chiffon devant sa fenêtre au moment du drame. Mais c'était le corps qui tombait. Je n'ai pas le souvenir que cette dame soit restée longtemps, après ce fait plus que marquant. Le contour de son corps marqué éphémèrement sur ce sol sec et dur nous a obligé à faire le tour pendant un long moment.

Une fois je n'avais pas cours et j'ai dû rester seul à la maison. Je me retrouvais dans la salle à manger, quand je me suis soudainement retourné. J'ai vu son visage dans le coin de la pièce juste en dessous du plafond. Je n'ai jamais pu l'expliquer.

La vie a suivi son cours dans cette résidence. Nous avons même eu le privilège d'assister à un spectacle quasi pyrotechnique dans notre appartement. La télévision a eu la mauvaise idée d'implorer.

Un soir, mon père était encore de garde à l'hôpital et nous regardions un film. Le poste à tube cathodique s'est tout d'un coup éteint. Un fin trait blanc est apparu horizontalement à l'écran. Il s'est mis à fumer, pour ensuite s'embraser. Dans un élan de panique, nous sommes toutes descendues, sauf un qui a eu l'idée de se réfugier chez une voisine un étage au-dessus.

Un de mes frères n'avait pas dit où il se rendait. Cela posait un sérieux souci, car ma mère pensait qu'il se trouvait encore dans l'appartement devenu un véritable brasier. Les pompiers ont dû retourner dans les flammes, mais heureusement que tout le monde l'avait déserté. Je me souviens encore de mon père, revenu du travail avec son journal enroulé dans sa main. Je l'ai vu arriver. Il avait l'air de se demander ce qu'il s'était passé, après avoir regardé avec inquiétude les fenêtres noircies par la suie. Peu de temps après, nous avons appris que le réparateur étant intervenu sur notre téléviseur avant l'incident s'était suicidé. On n'a jamais su s'il était en cause. Mais personne n'a été blessé, c'était le principal.

Entre les parties de cache-cache géantes, les courses de vélos avec les camarades des environs et les chasses à l'homme qui n'en finissaient pas, nous étions heureuses. Nous vivions tellement notre bonheur, qu'un rien nous amusait. Nous profitions de tout ce que nous pouvions trouver. Descendre une pente avec un tracteur à pédales, en ayant dépassé l'âge de monter dessus ne nous posait aucun souci. Nous vivions une autre ère, loin des jeux sophistiqués et des écrans. Je ne jette pas la pierre sur les jeunes de maintenant. Si nous avions leurs moyens de divertissement à notre époque, nous les aurions sans doute utilisés. Nous étions souvent dehors, toujours prêtes à courir et nous dépenser. Le contexte était idéal. Il y avait toujours des yeux braqués sur nous afin de nous surveiller. Toutes celles qui ont vécu dans un immeuble le diront. L'ambiance qui y règne est particulière et on en garde généralement un bon souvenir.

La Rolls

1995. J'étais au lycée quand a été évoquée l'idée d'une éventuelle immersion dans le monde du travail. J'allais avoir dix-huit ans et il était logique de commencer à y penser. Enfin, que ma mère y pense pour moi. En effet, pourquoi aller travailler alors que j'ai toujours bénéficié du confort de mes parents, qui n'ont jamais cessé de veiller que je ne manque de rien. J'étais un jeune adolescent presque majeur, ayant d'autres préoccupations que celle d'avoir une indépendance financière. Gardien de but au handball dans un bon club, danseur de hip-hop à mes heures perdues, je vivais une vie tranquille, non pressé de bouleverser ma vie avec de grands changements. Ma mère et mon père exerçaient dans le domaine paramédical dans un hôpital parisien et s'étaient rencontrées dans un ascenseur. Des parents des environs vivaient dans une précarité se répercutant sur leur environnement familial, mais ce n'était pas le cas des miens. Dans mon immeuble, au moins l'un des deux travaillait.

Dans le monde hospitalier, il était coutume de voir un renfort de personnels occuper des postes de remplaçantes pendant les vacances d'été. Pour être recrutée, les demandes devaient être adressées au plus tard à la fin du mois de mars de chaque année. Ma mère s'est donc chargée de le faire à ma place.

L'établissement ayant vu naître une idylle entre mes parents m'a donc accueilli chaleureusement, pour le mois de juillet de la même année. La hantise pour chacune des futures remplaçantes était de se voir affecter dans un service réputé difficile. Les services de soins étaient redoutés. À cette époque les agents hospitaliers pouvaient y exercer et il n'était pas nécessaire d'être diplômé.

Je me souviens vaguement de mon premier jour de travail

et de ce rassemblement d'agents récemment embauchés. Nous étions ensuite emmenées vers notre service d'affectation. Ma mère avait déjà occupé un poste dans un service accueillant des patientes à la tendance suicidaire. J'ai pensé ironiquement qu'il avait été décelé en moi le même potentiel. Un service de gériatrie m'attendait.

La « formation » s'est faite en doublon avec une personne titulaire. Puis à l'issue de ce transfert de compétences relativement court, j'ai été lâché comme une personne expérimentée et en poste depuis des années. Se confronter face à des cas aussi lourds et dont je connaissais l'issue fatale pour la plupart des résidents était compliqué à gérer. Mais, je pense que cela l'était encore plus à dix-huit ans et surtout sans expérience préalable. Je m'étais bien adapté, avec en prime quelques boulettes. Je me souviens avoir causé une petite panne sur une cafetière destinée aux patients. Dans un élan de volonté, j'avais mis l'eau à la place du café et créé un léger dysfonctionnement qui m'avait valu quelques railleries de la part de mes collègues.

La différence d'âge avec les personnes hospitalisées me réservait quelques bonnes surprises. J'adorais consacrer un petit temps à une résidente. Quand l'activité me le permettait, elle me racontait la vie parisienne à l'époque des rues pavées et des calèches. Je l'écoutais avec une attention particulière. Ses souvenirs semblaient ancrés dans sa mémoire, malgré son grand âge. Sa diction franche était mémorable et ne laissait guère de doute sur le plaisir qu'avait cette dame à me raconter ses histoires. Je me rappelle de son prénom, car c'est celui de ma mère, Alice. J'adore ce prénom.

Les mois de juillet des deux années suivantes, je me suis retrouvé au même endroit, afin d'exercer la même fonction. J'avais même préféré travailler au lieu de partir en vacances dans les îles. En trois mois de présence cumulée, j'ai pu constater que certaines collègues avaient un humour un peu spécial.

Après avoir commencé notre travail le matin, nous prenions chacune une aile dans le service et nous rejoignons pour finir de préparer les résidentes ensemble. Il nous arrivait de prendre l'une ou l'autre selon les jours. Cela nous permettait d'avoir un contact avec l'ensemble des personnes hospitalisées. Un jour en fin de matinée, j'avais remarqué que la porte d'un patient était restée entrouverte, sa chambre étant la dernière

de ce couloir légèrement étroit. Pour ceux qui restaient alités, la coutume était d'ouvrir la porte, afin de surveiller tout comportement inhabituel. Ce jour-ci, je pense m'être retrouvé sur l'aile opposée et me suis logiquement posé la question sur son angle d'ouverture. J'avais pour habitude de parler à ce Monsieur, même si la communication était quasiment unidirectionnelle et sans retour de sa part. Je me suis décidé à aller le voir. Je me souviens avec exactitude de son nom et pourrais même l'écrire sans faute d'orthographe. Seul son prénom m'échappe après tant d'années. J'ai donc frappé et je suis entré. La tête de lit étant dos à la porte, je ne l'ai pas vu au premier abord. Je me suis approché de lui.

— Bonjour, Monsieur G... Comment allez-vous ? Aucune réaction de sa part.

J'ai donc réitéré ma question, qui demeurait toujours sans réponse. Je lui ai touché l'épaule, afin d'observer un quelconque réflexe de sa part, mais aucun mouvement. À ce moment, je me suis dit qu'il y avait sans doute un problème. J'ai pris le couloir dans le sens inverse, décidé à informer mes collègues chevronnées au plus vite. Au fur et à mesure que j'avançais vers l'office, je les entendais parler et se détendre dans un moment de convivialité. J'ai alors dit :

— Excusez-moi de vous déranger, mais Monsieur G..... Ne bouge pas.

À ce moment, toutes mes collègues ont pouffé de rire et l'une d'elles m'a répondu :

— C'est normal, il est mort !

Et l'hilarité générale a continué de plus belle. Personne ne m'avait prévenu.

J'ai dû également m'occuper d'une patiente qui avait été hospitalisée dans ce service, malgré son âge peu élevé en comparaison des autres résidentes. L'entrée dans sa chambre nécessitait au préalable de s'habiller de la tête aux pieds, de s'équiper d'une couche de protection supplémentaire et surtout de faire attention à ses selles extrêmement contaminantes. Le mois de juillet affichait souvent des températures élevées et chaque soin demandait un effort physique non négligeable. Cette dame avait une particularité. Hormis le fait qu'elle était contrainte de rester dans sa chambre, son année de naissance était la même qu'une précieuse personne, ma mère.

Je me suis tout de même interrogé. Celle qui m'avait mis au monde était en pleine force de l'âge et travaillait toujours avec la même ardeur. Dans cette pièce, j'avais une femme qui avait quasiment le même âge, mais avec un état de santé ne laissant pas de place à l'optimisme. Je pense avoir pris conscience à ce moment précis, de nos différentes faiblesses contre la maladie.

1998. Le père d'un ami m'a proposé d'être chauffeur livreur pour sa petite société. Je me retrouvais à livrer du matériel divers, dont du vin sur la région parisienne. Mon patron a aussi eu un plan très spécial. Il s'agissait de récupérer et déposer des pièces d'avions entre Roissy et Orly. Cela nécessitait au préalable de suivre une formation et passer un permis, afin d'être autorisée à circuler sur les pistes des aéroports. Après l'avoir suivie, je me suis retrouvé titulaire de ce sésame très particulier. Habituellement, je travaillais de nuit, mais il pouvait m'arriver d'être du matin. Je livrais des pièces en « Aircraft On Ground », qu'on appelait AOG. Il s'agissait de pièces d'avions réservées pour dépanner d'autres appareils cloués au sol dans d'autres pays. J'ai apprécié cet univers très fermé. J'ai eu le privilège d'accéder au hangar du Concorde sur Roissy et de le voir, à dix mètres de moi. J'avais l'impression de pouvoir le toucher. J'ai pu contempler d'autres mastodontes de l'aéronautique. Je me rappelle de la fois où un Boeing 747 avait fait demi-tour devant moi, alors que je m'étais arrêté à un stop. J'ai cru que ma petite estafette allait s'envoler. Le matériel dans ce milieu coûte excessivement cher. Je me souviens d'un lubrifiant de la taille d'un déodorant à un prix exorbitant. Depuis, il m'arrive d'y penser quand je vois un simple désodorisant.

Un matin, on m'a appelé pour une livraison urgente à l'aéroport d'Orly. J'ai pris la pièce à Roissy et me suis dirigé vers ma destination. Arrivé sur place, j'ai compris l'empressement de mon régulateur de me voir arriver au plus vite. Un avion m'attendait avec ses passagers qui me regardaient par le hublot, d'un air ébahi. Le pilote de l'avion était prêt à faire décoller l'appareil.